

Je me souviens qu'ils ont insisté pour que je vienne m'asseoir dans le salon et à quel point la pièce obscure m'a soudain paru menaçante, que je me tenais dans l'embrasure de la porte de la cuisine un donut confiture à la main, moi qui ne mange jamais de donuts confiture.

Je me souviens de ne pas avoir su ; d'avoir d'abord cru qu'il y avait quelque chose de grave, pensé à la mort – quelqu'un était mort.

Et puis je me souviens d'avoir su.

Noël 1992, je rentre à Washington voir ma famille. Le soir de mon arrivée, juste après le dîner, ma mère dit : "Viens dans le salon. Assieds-toi. Nous avons quelque chose à te dire." Le ton de sa voix me rend nerveuse. Mes parents ne sont pas du genre cérémonieux – personne ne s'assied dans le salon. Je suis debout dans la cuisine. Le chien a les yeux levés vers moi.

"Viens dans le salon. Assieds-toi, dit ma mère.

— Pourquoi ?

— Il faut qu'on te parle de quelque chose.

— De quoi ?

— Viens, on va te le dire.

— Dites-le là, d'où vous êtes.

— Viens, on va te le dire.

— Dites-le là, d'où vous êtes.

— Viens, dit-elle, en tapotant le coussin à côté d'elle.

— Qui est mort ? fais-je, terrifiée.

— Personne n'est mort. Tout le monde va bien.

— Alors qu'est-ce que c'est ?”

Ils gardent le silence.

“Ça me concerne moi ?

— Oui, ça te concerne toi. On a reçu un coup de téléphone. Quelqu'un te cherche.”

Après une vie entière quasiment régie par un programme de protection des témoins, me voilà exposée. Quand je me lève, je sais de moi une chose : je suis la fille de la maîtresse. Ma mère biologique était jeune et célibataire ; mon père, plus âgé et marié, déjà chargé de famille. A ma naissance, au mois de décembre 1961, un avocat a téléphoné à mes parents adoptifs et a dit : “Votre colis est arrivé et il est tout enrubanné de rose.”

Ma mère se met à pleurer. “Rien ne t'oblige à faire quoi que ce soit, tu peux très bien laisser courir, dit-elle, tâchant de me délester du fardeau. Mais l'avocat a dit qu'il serait heureux de te parler. Il s'est montré on ne peut plus aimable.

— Redis-moi – qu'est-ce qui s'est passé ?”

Des détails, des broutilles, comme si les faits, le tac au tac du question-réponse, allaient donner sens à la chose, la mettre en ordre, en forme, et lui conférer ce qui lui manque le plus – une rationalité.

“Il y a deux semaines environ, on a reçu un coup de téléphone. C'était Stanley Frosh, l'avocat qui s'est chargé de l'adoption, il appelait pour dire qu'il avait reçu un coup de fil d'une femme disant que, si tu voulais la contacter, elle prendrait volontiers de tes nouvelles.

— Comment ça «volontiers»? Est-ce qu'elle *veut* me parler?

— Je ne sais pas, dit ma mère.

— Qu'a dit Frosh?

— Il s'est montré on ne peut plus aimable. Il a dit qu'il avait reçu ce coup de fil – la veille de ton anniversaire – et qu'il ne savait pas trop ce que nous ferions de l'information, mais jugeait bon de nous la transmettre. Tu veux savoir son nom?

— Non.

— Nous n'étions même pas sûrs de devoir t'en parler, intervient mon père.

— Vous n'en étiez pas sûrs? Comment pouviez-vous ne pas m'en parler? Cette information ne vous appartient pas. Imagine que vous ne m'ayez rien dit, qu'il vous soit arrivé quelque chose et que je l'aie découvert après?

— Mais, tu vois, on t'en parle, reprend ma mère. Mr Frosh dit que tu peux l'appeler quand tu veux." Elle me sort Frosh comme si lui téléphoner allait y faire quelque chose – genre tout arranger.

“Ça date de deux semaines et c'est maintenant que vous m'en parlez?

— Nous avons préféré attendre que tu sois à la maison.

— Pourquoi Frosh vous a-t-il appelé vous? Pour quoi ne pas s'adresser directement à moi?" J'avais beau avoir trente et un ans, être adulte, ils me protégeaient encore comme un bébé.

“Qu'elle aille au diable! s'exclame ma mère. Non mais quel culot.”

C'était le cauchemar de ma mère; elle avait toujours craint qu'on ne vienne m'enlever. J'ai grandi en sachant que c'était sa hantise, en sachant que le problème n'était pas tant mon possible enlèvement que la disparition, juste avant ma naissance, de son premier enfant, son fils. J'ai grandi avec le

sentiment que, au fond d'elle-même, quelque chose empêcherait définitivement ma mère de s'attacher à nouveau. J'ai grandi avec la sensation d'être tenue à distance. J'ai grandi dans la rage. Craignant d'avoir un problème, un défaut de naissance, qui me rende repoussante, impossible à aimer.

Ma mère est venue vers moi. Elle voulait me serrer dans ses bras. Elle voulait que je la console.

Je n'avais pas envie de la serrer dans mes bras. Je n'avais pas envie de toucher qui que ce soit. "Frosh est-il sûr qu'elle est bien qui elle dit ?

— Comment ça ? fit mon père.

— Est-ce qu'il est sûr que c'est la bonne personne ?

— Je pense qu'il n'a guère de doute là-dessus", répondit-il.

Le récit fragile, fragmentaire, la trame ténue, l'intrigue de ma vie se trouvent brusquement remaniés. Me voici confrontée au fossé qui sépare la sociologie de la biologie : au collier chimique de l'ADN, qui se porte tantôt comme un magnifique ornement – notre droit de naissance, notre histoire – et tantôt comme un collier étrangleur.

J'ai souvent senti la différence entre celle que j'étais au départ et celle que je suis devenue ; les couches se superposant les unes aux autres jusqu'à me donner l'impression d'être enduite d'un mauvais vernis, comme le lambris bas de gamme d'une salle de jeux de banlieue.

Enfant, j'étais obsédée par la *World Book Encyclopedia*, ses pages d'anatomie transparentes qui permettaient de fabriquer une personne, en ajoutant au squelette les veines, puis les muscles, couche sur couche, jusqu'à ce que le tout prenne forme humaine.

Depuis trente et un ans, je sais que je viens d'autre part, que j'ai d'abord été quelqu'un d'autre. Par moments, je me suis sentie soulagée de ne pas *descendre de* mes parents, d'être délestée de leur biologie ; pour éprouver ensuite un sentiment d'altérité profonde, de douloureuse solitude.

“Qui d'autre est au courant ?

— Nous l'avons dit à Jon”, répond mon père. Jon, mon frère aîné, leur fils.

“Pourquoi le lui avez-vous dit ? Ce n'était pas à vous de le faire.

— Nous ne dirons rien à grand-mère”, ajoute ma mère.

C'est la première chose importante qu'ils ont décidé de ne pas lui confier – elle est trop vieille, trop perdue pour leur être d'aucune aide. Elle risquerait de rouler l'information dans sa tête, de l'amalgamer à d'autres, de la transformer du tout au tout.

“Mets-toi à ma place, poursuit-elle. Je ne peux même pas le dire à ma propre mère. Je suis privée de son réconfort. C'est horrible.”

Ma mère et moi restons assises en silence.

“Avons-nous eu tort de t'en parler ?

— Non, dis-je, résignée. Il le fallait. Vous n'aviez pas le choix. C'est ma vie, je dois faire face.

— Mr Frosh dit que tu peux l'appeler quand tu veux”, répète-t-elle.

“Elle habite où ?

— Dans le New Jersey.”

Dans mes rêves, ma mère biologique est une déesse, la reine des reines, la PDG, la CDG et la DAF. Belle comme une star de cinéma, ultra-compétente, elle peut s'occuper de n'importe qui et

de n'importe quoi. Elle s'est bâti une existence fabuleuse au poste de maîtresse du monde, mais il lui manque une chose – *moi*.

Je dis bonsoir et suis entraînée dans la spirale de l'histoire, le mythe de mon origine.

Quand mes parents adoptifs se sont mariés, mon père avait déjà quarante ans. Ma mère, de huit ans sa cadette, avait un fils d'un précédent mariage, Bruce, qui était né avec de graves problèmes rénaux. Il vécut jusqu'à l'âge de neuf ans pour mourir six mois avant ma naissance. Ensemble, mes parents eurent Jon – lorsqu'elle le mit au monde, ma mère fut victime d'une rupture utérine et ils manquèrent y passer tous les deux. Une hystérectomie fut pratiquée d'urgence et l'empêcha d'avoir d'autres enfants.

“Nous avons eu de la chance de survivre, m'avait dit ma mère. Nous en avons toujours voulu d'autres. Nous voulions trois enfants. Nous voulions une petite fille.”

Quand j'étais jeune et demandais d'où je venais, ma mère me répondait toujours : de l'Agence juive de services sociaux. A l'adolescence, mon thérapeute me disait souvent : “Tu ne trouves pas étrange qu'un organisme confie un bébé à une famille qui a perdu un enfant six mois auparavant – à une famille encore en deuil ?” Je haussais les épaules. L'idée me semblait à la fois bonne et très mauvaise. J'ai toujours eu le sentiment que mon rôle dans la famille était de panser les plaies, de remettre les choses en place – de remplacer un enfant mort. J'ai grandi baignée dans le chagrin. Depuis le premier jour, au stade cellulaire, j'ai vécu un deuil perpétuel.

Il y a le folklore, il y a les mythes, il y a les faits, et il y a les questions qui restent sans réponse.

Si mes parents voulaient d'autres enfants, pourquoi avoir fait construire une maison ne comptant que trois chambres – qui allait devoir partager la sienne ? J'en déduisis qu'ils savaient que Bruce allait mourir. Peut-être voulaient-ils trois enfants, mais ils n'avaient prévu que pour deux.

Quand je demandai à ma mère comment un organisme avait pu leur confier un nourrisson si tôt après la mort de leur enfant, elle ne répondit pas. Puis, à l'âge de vingt ans, par une froide après-midi d'hiver, j'insistai pour en savoir plus, pour avoir des détails. Je faisais toujours ça dans les moments de faiblesse, dans les grandes occasions comme l'anniversaire de Bruce, celui de sa mort ou mon propre anniversaire – quand elle paraissait vulnérable, quand je décelais une fêlure en elle. D'où est-ce que je venais ? Pas d'un organisme, mais du bureau d'un avocat ; c'était une adoption privée.

“On s'est inscrits à des organismes mais il n'y avait pas de bébés disponibles. On nous a dit que le mieux était d'en parler autour de nous, de faire savoir qu'on cherchait un bébé.”

Chaque séisme identitaire, chaque infléchissement dans l'architecture précaire que je m'étais construite, me désarçonnait. Combien de choses me cachait-on encore et combien avaient été oubliées, ou perdues dans le processus d'effacement silencieux, de révision naturelle du temps ?

Je réitérai ma question. “D'où est-ce que je viens ?”

— On a dit à tout le monde qu'on cherchait un bébé, et un beau jour on a entendu parler d'un enfant qui allait naître, et c'était toi.

— Comment avez-vous entendu parler de moi ?

— Par une amie. Tu te souviens de mon amie Lorraine ?” Elle me citait le nom de quelqu’un que j’avais rencontré une fois, longtemps auparavant. Lorraine connaissait un autre couple qui projetait d’adopter un bébé mais avait, par un biais quelconque, découvert qui était la mère – me dit-on comme si ça expliquait quelque chose, comme si le fait de connaître la mère frappait toute la procédure de nullité, non que la mère posât problème, mais parce que la connaître en posait un.

Adulte, je demandai à ma mère si elle pouvait appeler Lorraine, si elle pouvait demander à Lorraine d’appeler les gens qui, par un biais quelconque, avaient découvert qui était ma mère, afin de leur demander : Qui est-ce ? Ma mère refusa en disant : Imagine que ce couple ait d’autres enfants qui ne savent pas qu’ils sont adoptés ?

Quel rapport avec moi ? Et ce serait quand même grave d’avoir caché à ses enfants qu’on les a adoptés.

Ma mère finit par appeler Lorraine – qui déclara : “Laissez tomber.” Elle prétendait ne rien savoir. Pour protéger qui ? Cacher quoi ?

Ma mère se souvenait d’une histoire d’immobilier, d’une histoire de nom, mais de façon trop floue. Comment cela se faisait-il ? On aurait pourtant tendance à croire que ces choses-là ne s’oublent pas.

“Je ne voulais pas me souvenir. Je ne voulais rien savoir. Je me disais que je devais te protéger. Moins j’en savais, mieux c’était. J’avais peur qu’elle ne revienne et qu’elle n’essaie de t’enlever.

— OK, reprenons depuis le début – vous avez entendu parler d’un bébé qui allait naître, et après ?



— Après l’avocat de PopPop a réussi à contacter cette femme, ils se sont rencontrés, et il nous a appelés pour nous dire elle est merveilleuse, en parfaite santé, à part quelques problèmes de dents – je crois qu’elle n’avait pas été bien suivie de ce côté-là. Nous avons ouvert une boîte postale, échangé quelques lettres, puis nous avons attendu que tu naisses.

— Elles disaient quoi, ces lettres ?

— Je ne sais plus.” Elle préface tout d’un “Je ne sais plus”.

Je me penche vers elle et cette discrète pression provoque une légère divulgation d’information. “Juste quelques renseignements de base sur ses origines, sa santé et le déroulement de la grossesse. Elle était jeune, célibataire. Je crois que le père était marié. L’un des deux était juif ; l’autre, je crois, devait être catholique. Elle se souciait beaucoup de ton sort, elle voulait ce qu’il y a de mieux pour toi et savait qu’elle ne pourrait pas te l’offrir elle-même. Elle voulait pour toi une famille d’exception – une famille juive. Elle tenait à être sûre que, là où tu irais, tu serais aimée. Elle voulait que toutes les portes du monde te soient ouvertes. Il me semble qu’elle vivait dans le Nord de la Virginie.

— Que sont devenues ces lettres ?” J’imagine une petite pile de lettres fragiles, précieuses, nouées d’un ruban et enfouies au fin fond d’un tiroir, dans la commode de ma mère.

Ma mère marque un temps d’arrêt, lève puis détourne les yeux, comme pour fouiller dans sa mémoire. “Je crois qu’il y en a même eu une autre après ta naissance.

— Où sont ces lettres ?

— Je crois qu’elles ont été détruites.

— Ça ne vous a jamais effleuré l'esprit que je puisse un jour les vouloir, que ce serait peut-être tout ce que je connaîtrais d'elle ?

— On nous a invités à la plus grande prudence. Je n'ai rien gardé. On nous a dit de ne rien laisser. Ni preuve, ni trace.

— Qui vous a dit ça ?

— L'avocat.”

Je ne la crus pas. C'est elle qui en avait décidé ainsi. Ma mère ne voulait pas que je sois adoptée. Elle voulait que je sois à elle. Elle avait peur de tout ce qui pouvait contrarier ce désir.

“Et ensuite ?

— On a attendu. Et, le 18 décembre 1961, nous avons reçu un coup de fil de l'avocat nous disant : «Votre colis est arrivé, il est tout enrubbanné de rose et il a dix doigts, dix orteils.» On a téléphoné au Dr Ross, notre pédiatre, qui s'est rendu à l'hôpital, t'a brièvement examinée, et nous a rappelés. «Elle est parfaite», a-t-il dit.

— Quoi d'autre ?

— Trois jours plus tard, nous sommes allés te chercher.”

Mes parents et moi nous sommes rencontrés pour la première fois dans une voiture garée aux abords de l'hôpital. C'est garés dans une rue du centre de Washington, au beau milieu d'une tempête de neige, qu'ils ont attendu que je leur sois livrée. Ils avaient apporté des vêtements pour m'habiller, me déguiser, pour commencer à me faire leur. C'est une amie qui s'est chargée de cette collecte clandestine, vêtue à dessein de guenilles – pour ne pas attirer l'attention, pour ne laisser filtrer aucune information ; encore un détail que je n'ai appris qu'à vingt ans passés. Mes parents sont restés dans la voiture, anxieux, pendant que la voisine passait me cueillir à l'hôpital. C'était une

mission secrète, ça pouvait mal tourner. *Elle* – la mère – pouvait changer d’avis. Ils sont restés comme ça, à attendre, et soudain la voisine était là qui marchait dans la neige, un paquet dans les bras. Elle m’a remise à ma mère et on m’a ramenée au bercail, mission accomplie.

Je n’ai que la version film amateur en tête. Une grosse voiture démodée comme on en faisait en 1961. Le centre de Washington. La neige. La nervosité. L’excitation.

Il paraît que mon frère, Jon, si fier, si transporté par la venue du nouveau bébé, est sorti dans l’allée avec une pancarte qu’il avait fabriquée avec ma grand-mère – “Bienvenue Petite Sœur”. Mon arrivée a toujours été décrite comme une espèce de moment magique, comme si, d’un coup de baguette, une fée avait déclaré la maisonnée guérie, me laissant là, en gage, telle une amulette porte-bonheur destinée à tout arranger, à soulager une mère et un père de leur chagrin.

On m’a portée au bout du couloir et couchée sur le grand lit dans la chambre de mes parents. Voisins, oncles et tantes, tous sont venus m’admirer ; un trophée – le plus beau bébé qu’ils aient jamais vu. J’avais d’épais cheveux noirs qui pointaient comme un vaisseau spatial, des yeux bleu vif. “Tu avais de bonnes joues bien roses – à croquer. Tu étais parfaite.”

Imaginez combien l’attente est différente ; dans le cas d’un bébé non adopté, la famille se serait déplacée à la maternité. On m’aurait vue avec ma mère, ou rendu visite à la nursery, repérée parmi les berceaux alignés comme pour une identification de suspects.

Mais, là, tout commence par un coup de téléphone : Votre colis est arrivé et il est tout enrubané de rose. Le pédiatre de confiance est dépêché

à l'hôpital pour contrôler la marchandise – songez à ces films où le dealer goûte la came avant de sortir le cash. Il y a inévitablement quelque chose de sordide dans la façon dont l'histoire se déroule. Je fus adoptée, achetée, commandée et récupérée comme un gâteau à la boulangerie.

J'avais vingt ans quand ma mère m'avoua que l'"amie" qui était allée me chercher était la voisine d'à côté. J'eus peine à croire que j'avais vécu toutes ces années à côté d'une femme qui avait vu ma mère en vrai, l'avait eue en face d'elle.

Je composai le numéro des voisins. "Alors ? dis-je. Comme ça vous avez vu ma mère ?" La voisine se montra circonspecte. "J'espère que tu ne vas rien faire. J'espère que tu ne vas pas te lancer là-dedans." Cette réaction me stupéfia. De quoi avait-elle peur ? Que je mette à mal ma famille, la famille de cette femme, que je sème la zizanie ? Et moi alors, et ma vie, et ce profond chaos qui m'avait tenu lieu d'existence ?

"Elle ressemblait à quoi ?

— Elle était belle. Elle portait un tailleur de tweed et jamais je n'aurais cru qu'elle venait d'accoucher. Elle n'avait pas du tout l'air d'une femme enceinte. Elle était mince. Et elle avait relevé ses cheveux en chignon."

Je me figurai Audrey Hepburn.

"Est-ce qu'elle me ressemblait ?"

Je ne me souviens plus de la réponse. Je souffrais de cette surdité qui vous frappe dans les moments capitaux.

"J'étais mal habillée, poursuivait-elle. Je m'étais déguisée. Je ne voulais pas qu'elle découvre quoi que ce soit. Et elle aussi tenait beaucoup à ce qu'on ne puisse pas l'identifier."